

Dieu que la science est jolie !¹

Claude Thiébaud
Université de Picardie-Jules Verne
Amiens

Nous voilà loin de la décoration. C'est la connaissance poursuivie comme une recherche d'âme et la nature enfin rejointe par l'esprit, après qu'elle lui a tout cédé.
Oiseaux (414).

Et si c'était pour ses réflexions sur la connaissance en général et la science en particulier, ses fins et ses méthodes, sur le statut du chercheur et sa responsabilité, que Saint-John Perse était surtout connu, et non comme poète ? Autrement dit, comme épistémologue. Et si c'était *par* ces réflexions qu'il y avait une chance qu'il atteigne quelque jour un plus large public ?

Dans l'œuvre du poète, « Poésie », son allocution au banquet Nobel, bénéficie d'un statut tout spécial. Il faut prendre la mesure de sa présence dans les lycées, et dans l'enseignement supérieur scientifique. Il y est assez systématiquement évoqué, voire étudié. C'est un premier point. Rien d'étonnant au fond à ce que nombre de scientifiques s'y réfèrent dès qu'ils publient leurs réflexions sur leurs pratiques et sur la science en général. Cet autre constat est aisé à établir. A noter, et c'est un troisième point, que les scientifiques vont au poète comme lui-même était allé vers eux : l'appareil critique qui accompagne le volume de ses *Œuvres complètes* le montre spécialement intéressé par tous les domaines du savoir. Peu importe que, peut-être, il n'ait pas été aussi « savant » que d'aucuns l'ont cru : les intuitions dont son œuvre témoigne, là est l'essentiel, sont d'un autre ordre.

Les poèmes de Saint-John Perse sont présents dans les lycées et même dans les collèges, voire dans les écoles, mais demeurent peu connus de la plupart des jeunes gens. Et donc des adultes. Les nouvelles technologies de l'information et de communication laissent espérer une évolution positive de ce constat mais celle-ci est très lente². A l'Université, pour les étudiants de lettres et leurs professeurs, la situation est assurément plus favorable mais que pèsent ces étudiants et professeurs, rapportés à la population du pays. D'autant qu'on peut, aussi étonnant que cela puisse paraître, mener des études supérieures de lettres sans jamais rencontrer Saint-John Perse.

Mais Saint-John Perse, c'est aussi, pour les historiens, le haut-fonctionnaire Alexis Leger, et pour beaucoup, l'auteur d'un texte majeur sur la science, à savoir son *Discours de Stockholm*. Or la science, les voies de la recherche, l'importance de l'imagination pour le chercheur, le sujet est assez systématiquement abordé dans nos lycées, en classes de terminales et de premières, dans le cadre de groupements de textes autour de la science.

¹ [Première publication dans *Saint-John Perse (1945-1975) : une poétique pour l'âge nucléaire*, op. cit., p. 161-178, extrait cité, p. 162-170.]

² Voir « La réception de Saint-John Perse dans les manuels scolaires », Bertrand Degott, Colloque *Modernité de Saint-John Perse ?*, dir. Catherine Mayaux, Besançon, mai 1998, Presses Universitaires Franc-Comtoises, 2001, p. 429-436 ; « Présence de Saint-John Perse dans l'enseignement 'branché' », C. Thiébaud, Colloque *Postérités de Saint-John Perse*, op. cit. p. 271-283.

Il est aussi quelquefois le support d'un résumé, dans ces classes ou dans les concours qui donnent accès à la Fonction publique, ou d'une traduction en une langue étrangère. Un long extrait de « Poésie » a ainsi été proposé aux candidats au C.A.P.E.S. créole de 2003 (Certificat d'Aptitude au Professorat dans l'Enseignement Secondaire). Il s'agissait du passage qui commence par : « Par la pensée analogique et symbolique, par l'illumination lointaine de l'image médiatrice, et par le jeu de ses correspondances, sur mille chaînes de réactions et d'associations étrangères, par la grâce enfin d'un langage où se transmet le mouvement même de l'Être, le poète s'investit d'une surréalité qui ne peut être celle de la science » (444). Le rapport du jury est accessible sur Internet³.

S'agissant de l'enseignement supérieur, il est un ensemble de classes où « Poésie » a de très fortes chances d'être découvert, ce sont les Classes Préparatoires aux concours d'entrée dans les Grandes Ecoles scientifiques (C.P.G.E.). Les œuvres qui, chaque année, sont inscrites à leur programme, et sur lesquelles portera une dissertation, sont quelquefois « purement » littéraires (*Sagesse, Le Spleen de Paris, Eloges* d'un certain Saint-John Perse en 1987), souvent plutôt philosophiques (*Gorgias, Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain, De la démocratie en Amérique*), mais plus souvent elles sont scientifiques, comme le *Discours préliminaire à l'Encyclopédie* ou bien les *Pensées* de Pascal (à étudier comme contribution à une réflexion sur « la certitude et la preuve »). Ce sont autant d'occasions de « faire de l'épistémologie », et donc de découvrir, en lectures complémentaires, le discours de Saint-John Perse.

D'autant que les œuvres scientifiques imposées peuvent être de longs poèmes, comme le *De natura rerum* ou encore le second *Faust* de Goethe, deux œuvres qu'il a fallu étudier dans une traduction française en vers. Ces étudiants, qui sont plusieurs dizaines de milliers chaque année, il a bien fallu les faire réfléchir au rapport entre science et poésie : « Poésie » a constitué pour tous ou presque un passage obligé.

On est donc en droit, pour toutes ces raisons, de penser que Saint-John Perse, et particulièrement son *Discours de Stockholm*, plus que sa poésie, est présent aujourd'hui dans la mémoire de nombre de nos concitoyens. Ce qui assurément est de peu d'effet sur la vente des livres du poète mais doit alerter sur le fait qu'il existe un vivier de lecteurs potentiels de l'œuvre du poète, de toute son œuvre, qui n'attendent peut-être pour se manifester qu'on fasse un pas vers eux. Et dont les réflexions peuvent importer aux « simples » amateurs de poésie.

Ce statut privilégié de « Poésie » dans l'œuvre de Saint-John Perse explique sa présence partout où il est question de recherche scientifique en général et d'Albert Einstein en particulier.

Celui-ci n'y est pas nommé par le poète mais l'allusion est transparente, c'est lui « le plus grand novateur scientifique de ce siècle, initiateur de la cosmologie moderne et répondant de la plus vaste synthèse intellectuelle en termes d'équation » (443). Comment pourrait-on ne pas évoquer Saint-John Perse à propos d'Einstein quand le propos de ce dernier sur l'imagination et la « vision artistique » qu'il réclame pour le savant n'est connu que dans les mots qu'il a plu au poète de choisir pour l'exprimer : « L'imagination est le vrai terrain de germination scientifique ». On ignore (j'ignore) où le savant aurait exprimé cette idée. C'est ce qui fait le prix de la citation de Saint-John Perse. Einstein l'a-t-il d'ailleurs exprimée dans un de ses articles ? Les deux hommes se seraient rencontrés au témoignage d'André Maurois⁴.

³ [Voir le rapport du jury dans le présent volume p. 227-234.]

⁴ Témoignage d'André Maurois : « Un prix Nobel français de littérature, Saint-John Perse, m'a raconté qu'un jour, au temps où il vivait à Washington, Einstein l'appela de Princeton et le pria de venir le voir. 'J'ai une

Une telle rencontre eut-elle vraiment lieu ? On ose le dire aujourd'hui, il est arrivé au poète, oralement et par écrit, d'enjoliver la réalité... A quelle date la ou les rencontres entre le poète et le savant auraient-elles pu se placer ? Comme Saint-John Perse, Einstein était aux États-Unis pendant la guerre, il aura été le premier pensionnaire et directeur du *Institute for Advanced Study* à Princeton, où il mourra, le 18 avril 1955. Dans l'état actuel de nos (de mes) connaissances, on peut seulement dire qu'entre 1940 et 1955, la rencontre était possible, rien de plus.

Il serait trop long et un peu vain de relever les références conjointes à Einstein et Saint-John Perse, tant elles sont nombreuses et variées, dans l'édition traditionnelle comme sur Internet. Cela va de la simple citation d'Einstein rapportée par le poète, jusqu'à des développements plus étoffés. Quelques exemples pourtant.

Dans *Lire la science / Science en création : de la germination au consensus*, ouvrage collectif publié pour le compte de l'A.D.P.F. (Association pour la Diffusion de la Pensée Française), Saint-John Perse se retrouve en très bonne compagnie :

Parmi les aspects les plus connus de la pensée d'Einstein figure la place qu'il attribuait à l'imagination dans la création scientifique. Pour Einstein, « l'imagination est le vrai terrain de germination scientifique ». Citant cette phrase dans son *Discours de Stockholm*, Saint-John Perse a fortement exprimé la solidarité qui lie les deux voies de la création : « Une même fonction s'exerce, initialement, pour l'entreprise du savant et pour celle du poète. De la pensée discursive ou de l'ellipse poétique, qui va plus loin, et de plus loin ? Et de cette nuit originelle, où tâtonnent deux aveugles-nés, l'un équipé de l'outillage scientifique, l'autre assisté de ses seules fulgurations de l'intuition, qui donc plus tôt remonte, et plus chargé de brève phosphorescence ? La réponse n'importe. Le mystère est commun »⁵.

Dans *RDT-Info*, le très officiel magazine de la recherche européenne⁶, la formule d'Einstein sur l'imagination est d'abord citée sans que le poète ne soit nommé mais plus loin, il en est fait mention pour illustrer l'idée de convergence entre le savant et le poète :

Si les artistes et les scientifiques ont en commun la passion comme moteur, ils partagent aussi le même combustible : l'émotion, l'étonnement devant l'univers, cette source d'interrogation sans fin. Tous deux possèdent cette faculté de renverser les murs installés par le processus de socialisation qui apprend à ne s'étonner de rien. Observer la nature, c'est retrouver la fraîcheur de l'émerveillement. Le physicien Richard Feynman parlait de sa « fascination d'enfance pour le monde tel qu'il est », du « plaisir de contempler l'eau dans les baignoires ou les flaques sur le trottoir ». Le poète Saint John Perse avait perçu cette convergence entre le scientifique et l'artiste : « L'interrogation est la même qu'ils tiennent sur le même abîme et seuls les modes d'investigation diffèrent ».

Le plus souvent Saint-John Perse est ainsi invoqué dans un contexte où se mène une vraie réflexion sur la science, sur ce que les découvertes doivent au hasard, à l'intuition, à la sensibilité du chercheur. Le biologiste britannique Robin Allott, par exemple, cite d'abord de Saint-John Perse la phrase qu'on vient d'en lire avant de souligner combien, pour les poètes mais aussi pour les théoriciens, tout est une question de mots :

In Science, both the words and the measuring (instrumental) techniques are needed. E=MC² means nothing unless there are the words Mass, Energy and Speed of Light correlated with the formula ;

question à vous poser', lui dit-il. Naturellement Saint-John Perse y alla et voici quelle fut la question d'Einstein : 'Comment travaille un poète ? Comment l'idée d'un poème lui vient-elle ? Comment cette idée se développe-t-elle ?' Saint-John Perse décrit la part immense de l'intuition et de l'inconscient. Einstein en parut tout heureux : 'Mais c'est la même chose pour le savant, dit-il. Le mécanisme de la découverte n'est pas logique ni intellectuel. C'est une illumination soudaine, presque une extase. Ensuite, bien sûr, l'intelligence analyse, l'expérimentation confirme l'intuition. Au départ il y a un bond de l'imagination'. »

⁵ *Lire la science / Science en création : de la germination au consensus*, sous la dir. de Yves Mabin, La petite bibliothèque, ADPF-Publications, 2000 (sur Internet à l'adresse : <http://www.adpf.asso.fr/adpf-publi/folio/lirelascience/03.html>).

⁶ *RDT-info*, « La recherche dans tous ses états » (sur Internet à l'adresse : http://ec.europa.eu/research/rtdinfo/special_as/article_815_fr.html).

the mathematical symbols have linguistic meaning. There is no hard-and-fast line between scientific and metaphysical problems ; the words act as Cartoons for complexes of the scientific experience, the iceberg words in Science (in this science and poetry approach one another as Saint-John Perse proposed). All scientists are describing the same world but in many different languages ; the need is to put their descriptions into a single language, which will reveal the common features of the world, make possible an enlightening and satisfying interpretation of the universe⁷.

Paradoxalement, la formule sur laquelle se termine le *Discours de Stockholm*, « Et c'est assez, pour le poète, d'être la mauvaise conscience de son temps », échappe à notre propos, les scientifiques à ma connaissance ne s'y référant pas spécialement. Quand elle est citée par eux, elle illustre, ainsi que le font généralement tous ceux qui la citent, un appel à un engagement très militant des philosophes, entre autres intellectuels. Certes Saint-John Perse venait d'affirmer que du poète, « rien du drame de son temps ne lui est étranger », mais s'il « se trouve lié à l'événement historique », il le précise, c'est « malgré lui ». Manifestement, ce n'est pas au niveau politique ni social que se situe son engagement. Et puis c'est strictement des poètes que parlait Saint-John Perse, non des intellectuels en général, et c'est Saint-John Perse qui ce jour-là recevait le prix Nobel, pas Jean-Paul Sartre.

Dans l'usage abusif qu'on a fait de la formule réside peut-être l'explication de ce que les scientifiques ne s'en sont pas saisis. Parce qu'elle a été couramment admise en un sens que l'auteur n'aurait pas agréé, ni eux-mêmes. L'idée selon laquelle le *philosophe* était ou devait être « la mauvaise conscience de son temps » caractérise en effet, depuis l'antiquité grecque, les cyniques en général et particulièrement Diogène. Il y a eu collision entre la *pensée* des cyniques et la *formule* du poète, d'autant plus aisément que celui-ci venait juste auparavant d'évoquer sa « lampe d'argile ». Résultat, on attribue à Diogène les mots de Saint-John Perse, ou à Nietzsche⁸, ou à Pierre Bourdieu, on attribue au poète la pensée du philosophe cynique, et nous baignons en pleine confusion.

La phrase, et non pas seulement l'idée, est de Diogène ? Michel Onfray et tous les médias qui ont rendu compte de son livre *Cynismes* le répètent :

Le philosophe cynique est porteur d'une intraitable volonté de dire non, de débusquer le conformisme à travers les habitudes. Le cynique est la figure emblématique de l'authentique philosophe défini comme « la mauvaise conscience de [son] temps ». [...]

La seule issue pour un philosophe consiste à être *la mauvaise conscience de son temps*, de son époque, donc de son monarque, quel qu'il soit⁹ ?

Saint-John Perse n'est bien sûr pas nommé.

Il faut reconnaître que la formule se prête à un tel gauchissement quand elle est isolée du contexte persien, mais justement, ce contexte, comment la plupart de ceux qui la citent le connaîtraient-ils, la formule étant de celles qu'on trouve aisément dans les dictionnaires de citations, hors contexte, sans commentaire. Résultat, dans le quotidien communiste *L'Humanité*, à l'occasion d'une récente édition du *Printemps des poètes*, en réponse aux

⁷ Robin Allott, "Language and evolution", Paper for *Language Origins Society*, Amsterdam, 1990, "The Power of Words" (sur Internet à l'adresse :

<http://www.percepp.com/philosophy.htm>).

⁸ [Dès 1989, René Rouyère avait souligné que "le *Discours de Stockholm* reprend une formule tirée du *Cas Wagner* de Nietzsche : 'le poète mauvaise conscience de son temps' " (*La Jeunesse d'Alexis Leger, Presses universitaires de Bordeaux*, p. 123). Sauf que Nietzsche ne parle pas du poète mais du philosophe. Pour autant, "la 'faute', la 'mauvaise conscience' émaillent l'œuvre nietzschéenne" ainsi que le souligne May Chehab dans *Saint-John Perse, neveu de Nietzsche* (Honoré Champion, 2009, p. 101) qui cite non pas *Le Cas Wagner* mais "ce passage fondamental de *Par-delà le bien et le mal* [où se trouvent] les termes mêmes qui seront ceux du *Discours de Stockholm* : Tous ces extraordinaires pionniers de l'humanité qu'on appelle philosophes [...] se sont assignés pour tâche une tâche dure, involontaire, inéluctable, mais grandiose, d'être la mauvaise conscience de leur époque'.]

⁹ Michel Onfray, *Cynismes, portrait du philosophe en chien*, B. Grasset, 1990, p. 132.

questions du journaliste sur les rapports de la poésie avec notre temps, avec la société, André Velter peut répondre :

Elle entretient forcément un rapport conflictuel avec le social, le grégaire. Comme le disait Saint John Perse, « il lui suffit d'être la mauvaise conscience de son temps ». Il n'est pas dans ses habitudes de se mettre au service des maîtres du monde. Par contre, elle se met sans problème au service de certaines causes, comme la lutte contre le racisme, l'exploitation...¹⁰

Et pourquoi pas, dans une présentation des *Rencontres internationales du documentaire de Montréal*, « tenue sous le signe d'une saine rébellion des images et d'une résistance au consensus, à la banalité et à la pression de l'industrie cinématographique dominante », ce mot du président : « Le rôle du cinéma documentaire, c'est d'être la mauvaise conscience de son temps »¹¹. Il a dit cela aussi Saint-John Perse ?

Force est de rapporter ces dérives à un certain déficit de scientificité de la part des lecteurs du poète...¹²

Fussent-ils des scientifiques eux-mêmes. Que penser par exemple de telle référence faite à Saint-John Perse en janvier 2003 dans un discours de réception à l'Académie française. Le nouvel élu, évoquant son prédécesseur, le physicien Louis Leprince-Ringuet, dont il allait occuper le fauteuil, cite ses loisirs favoris, le tennis, la flûte, la peinture, à propos de laquelle il précise :

Il [Leprince-Ringuet] en revendiquait la passion au nom d'une prédisposition des hommes de science à s'inspirer des mêmes sources que les poètes. Sans doute appréciait-il ce qu'en disait en son *Discours de Stockholm* de décembre 1960, Saint-John Perse : « Du savant comme du poète, c'est la pensée désintéressée que l'on entend honorer. Car l'interrogation est la même qu'ils tiennent sur le même abîme, et seuls, leurs modes d'investigation différent... »¹³.

Le contexte n'autorise pas cette citation. Celle-ci évoque, pour les rapprocher, les interrogations et les modes d'investigation du poète et du chercheur, face à un abîme, celui de l'inconnu qui s'ouvre devant eux, alors que l'académicien évoque seulement le scientifique s'adonnant à une activité « désintéressée » pendant ses loisirs, l'art y apparaît comme un de ses passe-temps ...

Il en allait tout autrement, à propos non de la peinture mais de la musique, chez un Hubert Reeves. L'astrophysicien, faisant confiance de ses plus « intimes convictions », à propos des rapports entre science, art et religion, en vient tout naturellement à citer le poète :

¹⁰ « Poésie. La IV^e édition du *Printemps des poètes* s'ouvre aujourd'hui », *L'Humanité*, 11 mars 2002.

¹¹ Jean-Daniel Lafond, cinéaste et président des *Rencontres internationales du documentaire de Montréal*, 5^e édition, 15 au 21 novembre 2002 (voir à l'adresse : <http://www.ledevoir.com/culture/24152/cinema-la-longue-bataille-de-la-reconnaissance>).

¹² La formule finale du *Discours de Stockholm* est heureusement quelquefois mieux comprise. Ainsi Olivier Salazar-Ferrer, à propos d'un des collaborateurs des *Cahiers du Sud*, Benjamin Fondane (1898-1944), qui à l'occasion exprime une hypothèse bien intéressante sur l'origine de cette formule : « À la connaissance positive, la poésie n'a rien à répondre sinon qu'elle est un non-savoir existentiel et que son mode de connaissance n'est pas celui des structures objectives du réel ; à l'éthique, elle répond que l'homme est impur et contradictoire, menteur et héroïque, faible et puissant ; à l'esthétique, que la beauté est dissimulation du gouffre. Il faut bien admettre que le poète est le scribe de la nécessité incompréhensible de crier, et qu'à travers les fulgurations de l'intuition, il doit en être assez pour le poète « d'être la mauvaise conscience de son temps ». En note on lit : « Dans une très large mesure, ce *Discours* fut une réponse et un hommage à l'article 'La conscience malheureuse du poète' qu'écrivit Fondane en 1937 [en réalité 1936]. Saint-John Perse avait publié *Exil* en 1942 dans les *Cahiers du Sud* et Fondane avait mis en exergue de son œuvre poétique l'injonction finale d'*Exil* : 'Et c'est l'heure, ô poète, de décliner ton nom, ta naissance, et ta race...' » (Olivier Salazar-Ferrer, « Benjamin Fondane le révolté », *Autour des Cahiers du Sud*, Éditions Agone, n° 10, septembre 1993.

¹³ Yves Pouliquen, *Discours de réception à l'Académie française et réponse de Michel Mohrt*, séance publique du jeudi 30 janvier 2003, Odile Jacob, 2004.

Ai-je une foi ? Je ne suis pas matérialiste au sens ordinaire du mot. Je ne crois pas un seul instant que l'évolution cosmique et l'apparition de la conscience humaine soient le résultat d'un pur hasard. Mais je ne sais pas quoi mettre à la place. Aucune des religions traditionnelles ne me paraît avoir le monopole de la « vérité ». [...] Mon rapport à la transcendance passe par l'art et en particulier par la musique. Mais non par les pratique religieuses. Les salles de concert sont mes églises. Et les quatuors de Schubert me parlent, plus éloquemment que les arguments philosophiques, d'un au-delà qui nous dépasse et nous entoure de toutes parts. Je rejoins Saint-John Perse : « Quand les mythologies s'effondrent, c'est dans la poésie que trouve refuge le divin »¹⁴.

Mais le désir de briller, en nommant Saint-John Perse, mobilise quelquefois tellement l'attention de l'auteur que la citation qu'on en donne est reproduite avec une extrême désinvolture. D'où ce pur charabia dans un texte d'un universitaire canadien, directeur d'un programme de communication graphique :

Qui croit encore au pouvoir de l'imagination sinon quelques scientifiques visionnaires comme l'était Einstein et qui disait : « L'imagination est plus importante que le savoir ». Et il savait de quoi il parlait, lui qui a révolutionné la physique tout entière et changé pour les générations futures, la façon de voir le monde.

De même Saint-John Perse, le célèbre poète prix Nobel, disait dans son discours de réception en 1960, au moment où la conscience des jeunes de ma génération était au plus vif : « Quand on mesure le drame de la science moderne qui va même jusqu'à réclamer pour le savant le bénéfice d'une véritable 'vision artistique', n'est-on pas en droit de tenir l'instrument poétique pour aussi légitime que l'instrument logique ? »¹⁵

La phrase de Saint-John Perse a été correctement recopiée, à ce « détail » près qu'on n'en donne à lire que le début et la fin, or comme la phrase est un peu longue...

¹⁴ Hubert Reeves, *Intimes convictions*, La connaissance du livre, 2002.

¹⁵ Claude Cossette, « Le Bonheur publicitaire corrompt-il notre jeunesse ? », École des arts visuels, Université Laval (sur Internet à l'adresse : <http://www.ulaval.ca/ikon/finaux/5-ecrp01/BONPUB.HTML>).